

« Esse que quelqu'un sait où on peut baiser ce soir ? J'ai répondu au bois », d'Éric da Silva, Off du Festival d'Avignon 2010, Théâtre de la Manufacture à Avignon

Promenons-nous dans les bois...

Auteur d'une « décade » intitulée « Je ne pourrais pas vivre si je croyais que je pourrais faire du mal », Éric da Silva signe un nouvel opus : « Esse que quelqu'un sait où on peut baiser ce soir ? J'ai répondu au bois ». C'est une fable implacable que nous présente là le Théâtre de la Manufacture à l'occasion du Off du Festival d'Avignon 2010.

Difficile de rester campé dans les limites rassurantes d'un langage policé pour parler d'une telle pièce ! Le titre l'indique à lui seul : nous avons affaire à un théâtre du rentre-dedans, qui risque bien de déshabiller toute moralité bien-pensante, et d'envoyer au dépotoir toute expression trop commune. Pour faire surgir des réalités hideuses, recouvertes d'emballages aguicheurs. Or, Paris, capitale du luxe et du raffinement, hypocrite au visage angélique, est aussi une planque idéale pour le déchaînement de tous les vices. C'est ce que nous dit, avec violence, le bois de Boulogne fantasmé d'Éric da Silva.



Des figures enténébrées s'y pressent, dans cette zone de non-droit. Leurs silhouettes, hérissées de formes d'abord indistinctes, se croisent, tentent de se rencontrer dans une étreinte qui reste toujours en suspens. Leurs corps, souffrants, sujets de toutes leurs discussions, semblent les empêcher d'atteindre la volupté tant recherchée. Ou simplement une certaine sérénité. C'est qu'ils n'ont pas le corps qu'ils désirent. Ils sont alors forcés de recourir à des prothèses, faux seins, « gods-ceintures », ou autres. Ces accessoires sortent peu à peu de l'ombre pour envahir l'espace visuel, et peaufiner l'aspect burlesque des personnages, qui n'ont d'autre réalité que leur sexualité.

Nulle intrigue ne vient contraindre la mise en scène. Des couples, de toutes sortes, se succèdent sur scène, débattent de leurs désordres intimes, puis s'en retournent contempler sur les côtés les tourments de leurs acolytes. Pas besoin de plus pour faire vivre la ballerine en treillis qui veut devenir un homme, le footballeur à la

virilité précaire, ou encore le gigolo à la préciosité « Second Empire ». Leur langage, jargon imprégné de leurs obsessions, presque savant à force d'être spécialisé, vulgaire et poétique tout à la fois, appelle la réponse directe du corps. Une sorte de danse qui serait tout bonnement obscène si les personnages n'étaient en décalage avec leurs gestes, et avec leurs paroles.

Car ils ont quelque chose de carnavalesque, de volontairement surfait, ces habitants de la forêt. Ils arborent avec une ironie sans fard leurs artifices sexuels, se livrent à des chirurgies complètement oniriques, et finissent par ne plus coïncider avec eux-mêmes. Dépassés par un corps qu'ils avaient voulu dompter. Sur roulettes, les décors ont la fantaisie d'une fête foraine. Un cerf en peluche, grandeur nature, disparaît après avoir été dégommé, sans raison apparente, par un travesti enthousiaste. Il est bientôt remplacé par un ventilateur géant qui n'a pas plus de rapport avec le bois de Boulogne que n'en avait le pauvre cervidé.

La frivolité de cet appareil n'est qu'apparente : elle tord le cou aux conventions théâtrales, et par là incite à porter le regard sur ce qui en était jugé indigne. Tout comme la pièce redonne une parole à ceux qui l'ont perdue, en l'occurrence aux travailleurs du sexe. Sans misérabilisme. Au contraire, les prostituées, travestis, homosexuels qui peuplent la pièce, se voient attribuer un pouvoir subversif réel. Les figures de l'autorité sont embarquées dans la démolition générale des valeurs. Ainsi, par exemple, scène d'un ridicule savoureux, parmi les visiteurs nocturnes, figure un gendarme qui ne tarde pas à quitter l'uniforme pour revêtir une robe.

Selon un des personnages, « être sans domicile n'existe pas en forêt ». Le théâtre a alors peut-être trouvé un nouveau lieu où exister, ouvert et dense, comme un bois. Il s'y installe et explore une écriture atypique, pleine de la violence de notre monde, qu'elle interroge. ♪